

Québec français



Ivan Illich

Jean-Marie Pépin

Numéro 55, octobre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47212ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pépin, J.-M. (1984). Ivan Illich. *Québec français*, (55), 76–77.

Ivan Illich

jean-marie pépin

Illich n'écrit pas pour un public d'initiés. Il écrit pour quiconque s'interroge sur la société d'aujourd'hui. Il croit fermement à l'image, à celle qui nous atteint au plus vif de nous-mêmes. Son style, c'est celui de la simplicité, du discours direct, percutant, des mots qui se veulent ceux de tous les jours. Ce style habille un contenu qui provient de l'homme de sciences, du chercheur, de l'humaniste, du poète qui, depuis quelques décennies, s'acharne à lire une réalité sociale complexe à l'aide d'instruments d'analyse exigeants. C'est ce qui explique, en partie du moins, les réactions des lecteurs.

C'est ainsi que les uns tiennent Illich pour un admirable prestidigitateur, séduisant en diable, prophète certes, révolutionnaire de toute évidence, mais surtout et d'abord utopiste. Les autres redoutent que la sympathie éprouvée pour ce qu'ils entendent en sourdine ne soit l'écho de leurs désirs secrets bien plus que le reflet d'une réelle possibilité de changement.

Illich secoue nos pensées arrêtées. Il montre qu'il faut oser penser sans la garantie des grands systèmes.

À l'heure où il devient clair que les systèmes d'interprétation reconnus sont impuissants à résoudre les problèmes nouveaux (enseignement, sous-développement, santé, écologie, chômage) du monde occidental et industriel, Illich trace, depuis quinze ans, des pistes, non vers un nouveau système, mais vers un renouvellement des modes de penser.

L'école à abattre

Illich est convaincu que L'INSTITUTION SCOLAIRE EST NÉFASTE À L'HOMME ET À LA SOCIÉTÉ, car c'est sur elle que repose la société de consommation. L'école sert moins à transmettre le savoir, comme le veut l'idéologie officielle, qu'à développer chez l'individu les attitudes et les motivations qui le conditionnent à accepter

la société de consommation, à l'entretenir et à la perpétuer. Pour sauver l'homme contre lui-même et reconstruire une société humaine qui respecte l'homme, il ne reste qu'une solution: il faut abolir l'école. (« Comment éduquer sans école », article-bombe, in *Esprit*, juin 1971).

Ce que nous dit Illich, en définitive, c'est surtout qu'il ne faut pas confondre l'école et l'éducation. Dans les sociétés anciennes, l'éducation relevait de la famille, de la parenté, des Anciens, des prêtres, du clan, de la tribu. Dans les sociétés modernes scolarisées, la fonction éducative a été de plus en plus absorbée par cette institution artificielle qu'est l'école. Celle-ci en est venue à exercer un véritable monopole non seulement de l'enseignement mais de l'éducation.

Selon Illich l'école est inadéquate: elle ne remplit plus sa fonction, ni sa finalité. Justement parce qu'elle instaure une forme de divorce entre l'instruction et l'éducation.

Une autre thèse que soutient Illich; c'est que L'ÉCOLE ALIÈNE, ASSERVIT ET FORME À LA SERVILITÉ. L'école est la nouvelle aliénation. Hier c'était le milieu de travail ou le travail. L'institution scolaire pré-aliène les jeunes en les tenant à l'écart du monde du travail et du plaisir; « L'enseignement fait de l'aliénation la préparation à la vie, séparant ainsi l'éducation de la réalité et le travail de la créativité. Il prépare à l'institutionnalisation aliénatrice de la vie en enseignant le besoin d'être enseigné » (*Une société sans école*, p. 83).

En d'autres termes, l'école nous prépare à dépendre beaucoup plus des institutions que de notre capacité créatrice et de notre débrouillardise. Par ailleurs, souligne Illich, ce que nous apprenons à l'école n'a aucune utilité dans l'exercice de notre travail. Ce sont nos rapports avec d'autres dans la vie

active qui constituent pour nous une source riche d'enseignements: « Et finalement la plupart de ceux qui ont profité d'une certaine manière de l'école savent qu'ils n'ont pas appris ce qui les a aidés dans leur travail, et aussi que la contribution que l'école a pu apporter à leur succès ne tient probablement pas au contenu de l'enseignement » (« Inverser les institutions », in *Esprit*, mars 1972).

L'ÉCOLE NE PRÉPARE PAS À LA VIE: c'est là une troisième thèse. La finalité de l'école, l'objectif de l'institution scolaire, ne coïncident ni avec la réalité quotidienne du jeune, ni avec son futur rôle social. « En classe, les enfants sont tenus à l'écart de la vie quotidienne de la culture occidentale. Ils vivent dans un milieu beaucoup plus primitif, magique et d'un sérieux mortel. L'école ne saurait créer une telle enclave, où les règles de la vie ordinaire n'ont plus cours, si elle n'avait pas le pouvoir d'incarcérer les jeunes plusieurs années de suite sur son territoire sacré; (...) les jeunes sont pré-aliénés par une école qui les tient à l'écart du monde » (*Une société sans école*, pp. 62 et 83).

Enfin il y a une quatrième thèse, la plus radicale peut-être: L'ÉCOLE EST UN MYTHE POLITIQUE: « Le système scolaire remplit aujourd'hui la triple fonction commune aux églises qui furent les plus puissantes de l'histoire. Il est le dépositaire des mythes de la société, il institutionnalise les contradictions du mythe et il est le siège du rituel qui reproduit et voile les dissonances entre le mythe et la réalité (...) L'école est le plus important et le plus anonyme des patrons. Elle est le meilleur exemple d'un nouveau type d'entreprise qui succède à la firme capitaliste » (« Pour en finir avec la religion de l'école », in *Esprit*, décembre 1970).

Illich va jusqu'à affirmer que les problèmes politiques proviennent, pour une partie au moins, de l'école actuelle. L'État a consacré l'école en une religion moderne, y envoyant les évêques, les prêtres pour assurer les rituels et les cérémonies

devant conduire les fidèles à la promotion sacerdotale : « L'école est devenue la religion mondiale d'un prolétariat modernisé et elle offre ses vaines promesses de salut aux pauvres de l'ère technologique. L'État-nation a adopté cette religion, enrôlant tous les citoyens et les forçant à participer à ses programmes gradués d'enseignement sanctionnés par des diplômes. Ne retrouvons-nous pas là les rites initiatiques et les hiérarchies d'autrefois ? (*Une société sans école*, p. 27).

Enfin l'école favorise le développement de la hiérarchisation sociale et maintient ainsi le « mythe social à cause de sa structure de jeu rituel de promotions graduées ». C'est toute la société qui est initiée au mythe de la consommation sans fin des services. Pour Illich, ce n'est pas le besoin et la nécessité d'une instruction qui fonde l'école, mais l'inverse. Il écrit en effet : « l'école nous enseigne que l'instruction crée la connaissance. L'existence des écoles crée la demande d'instruction ».

L'école oblige donc à une forme de consommation de biens intellectuels postulés comme indispensables. Voilà le mythe dénoncé, le scandale à dévoiler et à faire cesser. En fait c'est la dénonciation d'une réalité n'existant que dans l'imagination, d'une réalité chimérique dont le modèle est la société d'économie capitaliste.

Le complexe industriel appelé « santé »

L'attaque qu'Ivan Illich lance, avec *La Némésis médicale*, contre le système médical déclenche autant de scandale que celle qu'il livra contre le système scolaire — et dont la justesse est aujourd'hui assez largement admise. Pour Illich, la médecine, comme l'école, a franchi le seuil où une institution fait plus de mal que de bien. Un tableau des ravages produits par la médecine technicienne et monopoliste déconcerte d'abord, mais les arguments à l'appui ne manquent pas. Et le pire ne réside pas dans les maladies provoquées par la médecine, mais dans l'expropriation de la santé : le malade dépossédé du souci de sa santé et même de sa propre mort par un système de plus en plus anonyme, contraignant.

D'une certaine manière, Illich ne fait pas autre chose qu'une critique des prétentions de l'institution soignante à régir l'humanité d'autrui. La « santé » est pour lui l'équivalent moderne, laïcisé, apparemment technique, du salut dont les Églises prétendaient jadis détenir les clefs. Les pouvoirs veulent imposer unilatéralement à l'individu une « notion normalisée » de son bien, les conditions

auxquelles il retrouvera la paix. « L'institution médicale encourage l'homme à la démission, se charge de le maintenir en état de marche au bénéfice du système industriel et le détourne de s'attaquer aux causes de son mal-être. Les hommes cesseraient de supporter cette société si le diagnostic médical n'était là pour expliquer que ce n'est pas leur environnement qui est insupportable, mais leur organisme qui est défaillant » (*La Némésis médicale*, p. 184).

Illich pose violemment l'exigence d'autonomie qui, selon lui, définit l'homme ; c'est pourquoi la santé humaine ne peut être fabriquée et imposée de l'extérieur ; en dépossédant le malade, l'appareil médical détruit la condition essentielle de la santé.

Vers une société conviviale

Dans *La Convivialité* [1973], *Le Chômeur créateur* [1973], *Le Travail fantôme* [1981] et dans *Le Genre vernaculaire* [1983] Ivan Illich s'attaque de fait aux fondements mêmes de notre société, de notre civilisation en crise. Il nous invite à une autre lecture de Marx. Un siècle après celui-ci, devant le double spectacle des sociétés socialistes totalitaires et du capitalisme productiviste, nous ne pouvons plus croire à la neutralité sociale des forces productives et au miracle d'un simple changement de propriétaire.

ÉLÉMENTS CHRONOLOGIQUES

Né à Vienne en 1926, d'un père dalmate (yougoslave) de confession catholique et d'une mère allemande, d'origine juive.

Fait des études de cristallographie à Florence.

A appris et parlé huit langues.

Docteur en histoire de l'Université de Salzbourg (thèse sur Arnold Toynbee). Sous l'influence de Jacques Maritain il poursuit avec succès des études de doctorat en théologie-philosophie à Rome (Université grégorienne).

Est ordonné prêtre en 1951.

Venu aux États-Unis, il exerce son ministère de 1951-1956 dans une paroisse traditionnelle irlandaise de New York où les Portoricains sont nombreux.

En 1956, sous recommandation du Cardinal Spellman, il devient prélat domestique puis vice-recteur de l'Université catholique de Porto-Rico.

Il fonde à Cuernavaca le C.I.D.O.C. en 1961.

En 1969, à la suite d'un procès ridicule que lui fait le Saint Office, il renonce à l'exercice de son sacerdoce et consacre son temps à la recherche et à l'écriture au niveau CIDOC et voyage à travers le monde, donnant des conférences en Europe et en Amérique.

Après la dissolution du CIDOC, Illich voyage toujours, mais fait le point.

Depuis 1979 il enseigne, à l'université (eh oui !), l'histoire des idées au 12^e siècle !

C'est, comme l'a profondément senti Illich, au « mode de production industriel » lui-même qu'il faut s'attaquer, ainsi qu'à toutes ses conséquences sociales aliénantes et structurellement inégalitaires, notamment la division du travail et le règne de la marchandise. « La relation conviviale, toujours neuve, est le fait de personnes qui participent à la création de la vie sociale. Passer de la productivité à la convivialité, c'est substituer à une valeur technique une valeur éthique, à une valeur matérielle une valeur réalisée. La convivialité est la liberté individuelle réalisée dans la relation de production au sein d'une société dotée d'outils efficaces » (*La Convivialité*, p. 28).

Parallèlement à la critique de notre société, on voit s'esquisser l'idéal illichien d'un équilibre. Cette notion en vient à remplacer la notion de progrès comme critère de jugement d'une société.

La radicalité de l'utopie illichienne fait pendant aux excès d'institutions sociales contreproductives : une société sans école, sans médecins, sans voiture, habitée par de joyeux « chômeurs créateurs ». Dans le *Genre vernaculaire* on croirait rencontrer le frère de Rousseau. Un monde idyllique nous est offert où le travail (redevenu lui aussi créateur !) de l'homme et de la femme est organisé selon une complémentarité qui ne laisse place ni aux rivalités ni aux guerres des sexes.

Ce rousseauisme rétro servi à la moderne paraît moins séduisant que les coups percutants de celui qu'on percevait naguère comme un Don Quichotte moderne !

QUELQUES REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Ouvrages

- Une société sans école*, Seuil, 1971, 224 p.
- Libérer l'avenir*, Seuil, 1971, 192 p.
- La Convivialité*, Seuil, 1973, 150 p.
- Énergie et équité*, Seuil, 1975, 156 p.
- La Némésis médicale*, Seuil, 1975, 222 p.
- Le Travail fantôme*, Seuil, 1981, 161 p.
- Le Genre vernaculaire*, Seuil, 79 83, 250 p.

Ouvrages critiques

- H. HANNOUN, *Yvan Illich ou l'école sans société*, ESF, 1973, 175 p.
- James MARANGE, *De Jules Ferry à Yvan Illich*, Stock, 1976, 298 p.
- Patrick VIVERET, *Attention : Illich*, Le Cerf, 1976, 128 p.
- David F. HORROBIN, *Medical Hubris : A Reply to Ivan Illich*, Eden Press, 1978, 143 p.